

**MACHINE
THÉÂTRE**

création 2017

Les carnets du sous-sol

Dostoïevski

André Markowicz édition Babel

**MACHINE
THÉÂTRE**

42 Rue Adam de Craponne 34000 MONTPELLIER

CONTACT / Nathalie Carcenac Tél 06 48 09 23 75

<https://www.facebook.com/Machine-Theatre-207179146801/>

machinetheatre.com

Les carnets du sous-sol

de Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski

traduction André Markowicz édition Babel

Conception et jeu **Nicolas Oton**

Mise en jeu **Ariel Garcia Valdès**

Lumières **Dominique Borrini**

Son **Alexandre Flory**

Régie **Claire Eloy**

Production **Machine Théâtre**

Coproduction

Le Cratère / Scène nationale d'Alès

L'Archipel / Scène nationale de Perpignan

Résidence **Cratère d'Alès** - 3 au 17 avril 2017

Création **Cratère d'Alès** - **19 au 21 avril 2017**

Domaine d'O- Théâtre d'O Salle Paul Puaux – du 17 au 19 octobre 2017

L'Archipel scène nationale de Perpignan les 8 et 9 novembre 2017

La compagnie Machine Théâtre est subventionnée par Ministère de la Culture DRAC Occitanie au titre des compagnies conventionnées, la Région Occitanie, Ville de Montpellier.

Le récit se présente sous la forme du journal intime d'un narrateur amer, isolé, et anonyme. Cet ouvrage est devenu un livre à part dans la biographie du maître russe d'abord par sa taille (court, il est considéré comme une longue nouvelle) et par sa fonction de laboratoire condensant tous les grands thèmes de son œuvre (Crime et châtiment, L'idiote, Les Frères Karamazov).

C'est l'histoire d'un homme reclus sur lui-même qui se réfugie dans un sous-sol pour ne plus se confronter au monde. Il désespère de la vanité des hommes autant que de la sienne *incommensurable*. Il conspue l'humanité qui ne cherche qu'avancement, confond le rang pour l'esprit, et ne croit qu'en une seule vérité : l'argent. Il se déteste autant qu'il déteste les autres et n'arrive pas à trouver l'amour, et quand il le trouve, le rejette immédiatement pour *faire bien*, par pur *intellectualisme*, pour faire *comme dans les livres*.

Cet homme nous renvoie à nous-mêmes, il nous parle de son *sous terrain* qu'est sa *conscience accrue* pour parler de l'humanité.

C'est le grand frère de Jean-Baptiste Clamence, le juge pénitent de La chute de Camus.

C'est le premier anti-héros de la littérature moderne.

Acariâtre et méchant, intelligent, et ridicule, il arrive pourtant à nous séduire.

L'essentiel est là pour l'acteur que je suis : plaire en déplaisant, séduire en énervant.

C'est un régal de dire autant de saletés et de méchancetés avec tant d'intelligence.

Venez écouter les tourments de cet homme malade, venez le voir les exhiber, les cracher, pour en tirer le plus salvateur des plaisirs : la découverte ou la redécouverte de l'un des plus grands auteurs de tous les temps.

Nicolas Oton

« Je suis un homme malade... Je suis un homme méchant. »

Par ces mots s'ouvre le monologue d'un narrateur sans nom qui porte les plaies de son siècle. Dostoïevski le laisse parler, le laisse déverser sa bile et sa haine sur ce 19^{ème} siècle russe dans lequel les puissances ancestrales et religieuses sont grignotées au niveau des chevilles. Siècle qui voit émerger la puissance de la raison et des sciences. Et le narrateur de se lamenter. Que deviennent « le beau et le sublime » auxquels il est tant attaché ? Que devient le libre arbitre et la volonté si l'homme n'a plus qu'à se soumettre au pouvoir de la raison et des sciences ?

La morale, le bien et le mal, déchiquetés par l'homme rationnel.

Il ne faut pas se méprendre, Dostoïevski ne s'est pas lancé dans un essai sur la métaphysique de son temps.

Il y a plus, beaucoup plus dans le sous-sol ; un homme pris au piège dès son plus jeune âge d'une société qui le rejette, une société dont les moteurs se nomment honneurs, carrière et salaire. Sa lucidité qui porte à la folie, son auto-analyse sarcastique, son regard cynique constituent le mur inébranlable qui le sépare des autres, de l'Autre. Il gémit, hurle, menace d'agir mais il se trouve à chaque fois reconduit à ses ruminations. Toute tentative d'aller vers l'autre est un acte d'impuissance et de frustration.

Première partie - Le sous-sol

C'est le monologue d'un homme rempli de haine. Il a quarante ans, c'est un ancien fonctionnaire malade du foie depuis une vingtaine d'années. Il ne se soigne pas par méchanceté envers lui-même; il avait démissionné et vit depuis grâce à un petit héritage. L'homme se complaît dans sa déchéance * « *Il y a de la volupté dans le mal de dents* ». Il revendique sa supériorité sur l'homme simple et spontané qu'il nomme l'« homme normal », pourtant il a essayé d'être comme eux, sans succès. Il place le fait de souffrir comme un signe de plaisir, voire une volupté.

Au fil des pages, sa colère monte contre les hommes normaux qui agissent. Lui a choisi de ne pas agir car il est plein de doutes, il a peur. Et d'avouer à la fin qu'il ne croit pas à ce qu'il vient de dire, qu'il a préparé tous ces discours car il n'avait rien d'autre à faire et qu'à nous ses lecteurs, il va faire une confidence, il va essayer de ne pas se mentir, nous mentir et de raconter un souvenir qu'on ne raconte à personne. Ce récit s'intitulera *À propos de neige fondue*.

Dans cette première partie, Dostoïevski engage, sur le mode de la dissertation, un monologue forcé de l'homme souterrain avec des partenaires imaginaires, qui, cela est pratique, ne répondent jamais. Le portrait psychologique du maniaco-dépressif prend cependant place, à travers les paradoxes et les renversements incessants de la pensée de l'auteur. L'homme du souterrain apparaît étrangement comme tout sauf inactif, changeant tout et bouleversant tout, mais c'est précisément parce que Dostoïevski en fait une démonstration magistrale, la tranquillité est le support préalable à toute action, que la frénésie de son inquiétude constitue pour l'homme de la cave une paralysie. Une paralysie dont il ne se défend pas, au contraire, « l'inertie contemplative étant préférable ».

Cette inactivité dans l'action tranche avec le foisonnement intérieur: conscience et imagination.

Dostoïevski ici livre une ouverture philosophique fondamentale: la vision de l'Homme dont la conscience ne constitue pas la grandeur mais un fléau. L'homme est d'autant plus malade qu'il est clairvoyant, il est d'autant plus clairvoyant qu'il regarde autour de lui et voit le Mal partout, il est d'autant plus fou puisque la présence de ce mal est une folie. Avant les célèbres enfants de Fiodor Pavlovitch Karamazov, Dostoïevski, à travers la critique de l'idéalisme optimiste vouant l'homme au « bien-être », donne une **critique vigoureuse de l'absurdité du Mal, ne pouvant être ni rationnel, ni théologique, puisque frappant l'innocence.**

Deuxième partie - À propos de neige fondue

Le narrateur revient sur l'année de ses vingt-quatre ans : déjà seul, son travail et ses collègues ne lui amenaient aucune satisfaction. Une fois pourtant, il s'est abaissé à leur parler, mais cela n'a pas duré. Ses seuls loisirs sont la lecture et la débauche. Un soir, un officier l'ignore au lieu de se battre avec lui. Il veut se venger et peaufine un plan pendant des années. Pour finir, il heurte l'homme de son épaule en pleine rue; c'est à peine si l'autre s'en aperçoit, mais lui triomphe intérieurement.

Il s'est invité à un dîner où d'anciens camarades de lycée fêtent l'un des leurs, mais personne ne veut de lui car il n'a laissé que de mauvais souvenirs, se sentant tellement supérieur. Il emprunte de l'argent pour y aller, et se rend désagréable, provoque Ferfitchkine en duel, s'enfoncé dans le ridicule. Il est agressif et mendie six roubles. Les autres le quittent pour finir la fête dans une maison close. Il les pourchasse, mais ils n'y sont plus. Il va donc avec une prostituée, Liza, et engage la

conversation avec elle. Il lui décrit l'amour idéal et le compare à l'avenir atroce qu'elle a, avec toutes sortes de détails, preuve s'il en fallait qu'il connaît bien ce milieu. Son discours la touche, la désespère et elle veut le revoir.

Trois jours plus tard, Liza arrive chez lui, alors qu'il est en train de se quereller avec son domestique. Il est hors de lui. Elle vient chercher des paroles d'encouragement, mais il la rabaisse.

Elle pardonne, mais le quitte sans un mot. Il finira seul.

Machine Théâtre / une troupe

Parcours

En 2001, en formation au conservatoire de Montpellier, nous décidons de reprendre un travail dirigé par Christophe Rauck autour du « Théâtre ambulant Chopalovitch » de Lioubomir Simovitch afin d'organiser notre première tournée. Réunis pour cela en association loi 1901, Machine Théâtre voit le jour. Nous sommes électrisés par la force du partage, l'authenticité de la rencontre et l'idée de troupe. Se forge alors l'esprit de la compagnie et cette envie commune d'inviter les poètes au cœur de la cité.

Tchekhov, Gorki, Bond, Pasolini, Schwartz, Salles, Büchner, Aubert, Bernhard et Shakespeare nous ont ainsi traversés et accompagnés au cours de chacune de nos créations.

Le théâtre reste et doit rester pour nous un lieu unique, modeste, sauvage et sacré.

Le lieu d'utopies, de combats politiques et de divertissements poétiques.

Le pari d'une certaine humanité.

Réaffirmer la valeur de l'art et la mission du théâtre de service public comme fondamentale, fondatrice, vitale.

Et par là même voir et cultiver en l'art de l'acteur une extraordinaire attention aux autres.

Appliquée à l'artisanat et à l'exigence de la répétition, Machine Théâtre aiguisé son obsession des rapports humains et de l'histoire des êtres.

Nous sommes habités et questionnés par l'impact et l'utilité de nos actes envers un public que nous espérons de plus en plus divers.

Pour la vitalité et l'émulation de chacun de nos projets nous invitons de nouveaux artistes scénographes, comédiens, éclairagistes, musiciens et dramaturges.

« Le collectif Machine Théâtre est né en 2001, autour de neuf élèves de l'école. Qui revendiquent «une croyance, par ces temps plutôt individualistes, en l'esprit de troupe en tant que force créatrice». L'esprit en question se manifeste par le refus du vedettariat – pas de metteur en scène attitré mais un porteur de projet, qui change au gré des spectacles –, et par une façon de partager le plateau. »

René Solis – Libération

Le collectif / Ludivine Bluche, Brice Carayol, Laurent Dupuy, Franck Ferrara, Christelle Glize, Patrick Mollo, Nicolas Oton

Répertoire

Quinze ans d'existence. Quinze ans, dix-huit spectacles de un à quinze comédiens.

Des textes allant du 16ème siècle de Shakespeare à l'an 2000 de Marion Aubert ou de Fabrice Melquiot, en passant par le 20ème siècle de Maxime Gorki ou de Didier-Georges Gabily.

2016- *La nuit des rois* de W. Shakespeare, mise en scène Nicolas Oton

2015- *Dom Juan Désossé* d'après Molière, mise en scène Brice Carayol

2014 - *La sortie de l'artiste de la faim* de Tadeusz Rózewicz, mise en scène Nicolas Oton

2013 - *Le temps Lyapunov* librement inspiré de *Tango de Satan* de László Krasznahorkai / mise en scène Céline Massol

2012 - *Les Candidats* de Sarah Fourage, mise en scène Brice Carayol et Nicolas Oton

2012 - *Sátántangó (chantier)* de László Krasznahorkai, mise en lecture Franck Ferrara

2011 - *Perdu pas loin* de Sarah Fourage, mise en scène Brice Carayol, Laurent Dupuy et Nicolas Oton

2010 - *Platonov* d'Anton Tchekhov, mise en scène Nicolas Oton

2008 - *Diptyque > Désertion / Woyzeck* de Pauline Sales et d'après Georg Büchner, Laurent Dupuy et Céline Massol

2007 - *Henry VI* de William Shakespeare, mise en scène Nicolas Oton

2006 - *L'Inattendu* de Fabrice Melquiot, mise en scène Christelle Glize

2005 - *De nos jours, les Saintes Vierges ne versent plus de larmes* d'après *Porcherie* et *Affabulazione* de Pier Paolo Pasolini, mise en scène Céline Massol

2005 - *Le Roi nu* d'Evgueni Schwartz, mise en scène Nicolas Oton

2004 - *Gibiers du temps : extraits* de Didier-Georges Gabily, mise en scène Céline Massol

2004 - *La Compagnie des hommes* d'Edward Bond, mise en scène Alexandre Morand

2003 - *Les Enfants du soleil* de Maxime Gorki, mise en scène Alexandre Morand

2002 - *Les Pousse-Pions* de Marion Aubert, mise en scène Anne Martin

2001 - *Chopaloovitch* d'après Lioubomir Simovitch, mise en espace Christophe Rauck

Ariel Garcia Valdès

Acteur et metteur en scène ayant une place importante au sein du théâtre français, Ariel Garcia Valdès commence une carrière d'amateur dès 1968 dans une compagnie de théâtre créée avec ses amis, Le Théâtre Partisan.

Il entre au Centre National d'Art Dramatique des Alpes où il fait ses armes en tant qu'acteur et metteur en scène qu'il expérimente autant dans le répertoire classique que contemporain. Il est tour à tour Lorenzaccio, Edgar dans Le Roi Lear ou incarne des personnages de Brecht, Pirandello ou Pierre Bourgeade.

Petit à petit, il donne la réplique à Maria Casarès dans Les Revenants d'Ibsen et joue le rôle prestigieux d'Hamlet.

Ariel Garcia Valdès est sur tous les fronts : il met en scène et interprète A l'ombre des ailes, monte deux versions différentes des Trois soeurs de Tchekhov.

En 1984, il marque le Festival d'Avignon par son interprétation magistrale de Richard III.

Dans les années 90, il se consacre à monter des pièces entre Paris et Barcelone : Comme il vous plaira, Le voyage de Vasquez Montalban, et autres auteurs classiques européens allant de Caldéron à Goldoni, de Lorca à Hemingway.

Boulimique, il met en scène plusieurs grands opéras, parmi eux La Traviata et Le barbier de Séville.

En 2006, il est l'inquiétant Valmont pour Quartett d'Heiner Müller, réinterprétant Les Liaisons dangereuses par une série de dialogues tranchants aux côtés d'une Isabelle Huppert plus glaciale que jamais.

Dominique Borrini

Concepteur lumière pour l'Opéra, le théâtre et la danse.

Formé à l'école de la décentralisation, il occupera dans différents théâtres et différentes compagnies, tous les postes nécessaires à la bonne compréhension de la création d'un spectacle.

De sa première période en 1973 à l'opéra Garnier il a gardé la passion de l'art lyrique.

De son travail en Centre Dramatique où il aborde les textes majeurs du répertoire il a développé un intérêt très vif pour les textes de théâtre et leurs interprétations.

Son parcours l'amènera tout naturellement à collaborer pour la danse.

La lumière est devenue très tôt son moyen d'expression, son approche minimaliste de l'espace ainsi que son exigence d'une esthétique forte, l'a conduit à radicaliser ses propositions plastiques. On peut ainsi retrouver dans ses interventions une identité singulière empreinte d'onirisme. Son imaginaire poétique est un fil conducteur de l'émotion qui entrelace le fil dramaturgique d'une œuvre.

Pour lui la lumière naît de l'espace mais aussi du corps et du verbe. La lumière n'est pas appliquée sur le sujet, elle est immanente du sujet.

Il fera en 1989 une rencontre déterminante en la personne de Klaus Mickaël Grüber, artiste d'exception, poète de la scène qui rendait chaque mot essentiel. Il a su par ses phrases énigmatiques révéler sa sensibilité et ouvrir son regard; «Jaune Fellinien»

«Cobalt» «Ne t'approche pas trop près de la vérité» «Le metteur en scène c'est quelqu'un qui doit parler de la beauté» «il faut que le théâtre passe à travers les larmes». Une collaboration s'établira sur vingt années.

De ses rencontres avec différents peintres scénographes, dont , Gilles Aillaud, Eduardo Arroyo, Bernard Michel, Lucio Fanti, naît une complicité qui enrichit la palette de son expression dans le traitement dramaturgique de ses espaces de lumière. Il consacre une partie de ses activités à l'enseignement de la lumière et à l'éclairage en muséographie.

Il réalise ses premières mises en lumière en 1980.

www.dominiqueborrini.com

Nicolas Oton

Comédien et metteur en scène.

Né en 1978, Nicolas Oton est diplômé de l'ENSAD de Montpellier dirigé par Ariel Garcia Valdès.

Il travaille sous la direction de Françoise Bette dans Platonov d'Anton Tchekhov, d'Ariel Garcia Valdès dans Torquemada de Victor Hugo et de Christophe Rauck dans Le Théâtre ambulant Chopalovitch de Lioubomir Simovitch.

Ces pièces sont à l'origine de la fondation de la compagnie Machine Théâtre dans laquelle il joue régulièrement depuis 13 ans, notamment dans : Les Pousse-Pions de Marion Aubert mis en scène par Anne Martin , Les Enfants du soleil de Maxime Gorki et La Compagnie des hommes d'Edward Bond mis en scène par Alexandre Morand, Gibiers du temps de Gabilly et De nos jours les saintes vierges ne versent plus de larmes d'après Pasolini mis en scène par Céline Massol, Désertion de Pauline Sales mis en scène par Laurent Dupuy.

Il met en scène Le Roi nu d'Evgueni Swchartz, Henry VI de Shakespeare, Platonov de Tchekhov et La sortie de l'artiste de la faim de Tadeusz Rozewicz.

Il co-met en scène Les Candidats et Perdu pas loin de Sarah Fourage avec Brice Carayol.

En 2014, il est artiste associé du Cratère scène nationale d'Alès.

Hors compagnie, il joue dans Cahier d'histoires (Fourage, Salles, Keene et Lescot) mis en scène par Philippe Delaigue, Hamlet de Shakespeare et Lorenzaccio de Musset mis en scène par Frédéric Borie, La Nuit des camisards de Lionel Astier mis en scène par Gilbert Rouvière.

Il joue dans la création du GdRA, Sujets.

En 2016, Il met en scène La Nuit des rois de Shakespeare.

Contact

Machine Théâtre

42, Rue Adam de Crapone 34 000 Montpellier

Tél 06 48 09 23 75

contact@machinetheatre.com

www.machinetheatre.com